

Horacio Quiroga
Le désert



Extrait de la publication

Métailié

NUMÉRIQUE

SUITE HISPANO-AMÉRICAINÉ

LE DÉSERT

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Contes d'amour de folie et de mort, 1985

Anaconda, 1988

Au-delà, 1993

Les Exilés, 1995

Le Désert, 1999

En coédition avec Seuil Jeunesse

Contes de la forêt vierge, 1998

Lettres d'un chasseur, 2000

Le Dévoreur d'homme, 2003

Horacio QUIROGA

LE DÉSERT

*Traduit de l'espagnol (Uruguay)
par François Gaudry*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
1999

Titre original : *El Desierto*, Buenos Aires, 1917
Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 1999
ISBN : 978-2-86424-•••-•
ISSN : 1281-5667

Horacio QUIROGA naît à Salto Oriental en Uruguay en 1878 et se suicide à Buenos Aires en 1937. Il s'installe à San Ignacio en pleine forêt tropicale où il s'essaiera à plusieurs exploitations dont celle du coton. Fasciné par la forêt, toute son œuvre en porte l'empreinte, celle de la folie et de la violence. Considéré comme le maître de la nouvelle latino-américaine, il est l'égal de Maupassant pour le post-naturalisme et celui de Villiers de L'Isle-Adam pour les inventions cruelles. Le chant de la mélancolie de la mort envahit ses récits, d'une beauté exceptionnelle, où perce la vulnérabilité de l'existence.

I

Le désert

Le canot glissait le long de la forêt ou de ce qui, dans cette obscurité, semblait être la forêt. Plus par instinct que guidé par quelque indice, Subercasaux sentait sa proximité, car les ténèbres formaient un seul bloc infranchissable qui commençait aux mains du rameur et s'élevait jusqu'au zénith. L'homme connaissait assez bien sa rivière pour ne pas ignorer où il se trouvait ; mais par une telle nuit et sous la menace de la pluie, c'était très différent d'accoster parmi les roseaux coupants et les herbes pourries, que de le faire à son propre petit port. Et Subercasaux n'était pas seul dans le canot.

L'atmosphère était d'une lourdeur suffocante. Où que l'on se tourne, il n'y avait pas un souffle d'air. À cet instant, claires, espacées, des gouttes résonnèrent sur le canot.

Subercasaux leva les yeux, cherchant en vain dans le ciel une commotion lumineuse ou la lézarde d'un éclair. Comme durant l'après-midi, on n'entendait pas un seul coup de tonnerre.

“On va avoir la pluie toute la nuit”, pensa-t-il. Et se retournant vers ses passagers qui se tenaient à l'arrière, muets, il leur dit brièvement :

– Mettez vos capes. Et accrochez-vous bien.

En effet, le canot avançait maintenant sous les branches qui pliaient et plusieurs fois la rame de bâbord

avait glissé sur un tronc submergé. Mais quitte à briser un aviron, Subercasaux ne voulait pas perdre le contact avec le feuillage, car à plus de cinq mètres de la rive, il risquait de passer et de repasser toute la nuit devant son port sans le voir.

Longeant au plus près la forêt à fleur d'eau, le rameur avança encore un moment. Les gouttes tombaient maintenant plus denses, mais plus intermittentes. Elles cessaient brusquement, comme venues on ne sait d'où. Puis elles reprenaient, lourdes, solitaires et chaudes, avalées par l'obscurité et la dépression atmosphérique.

– Accrochez-vous bien, répéta Subercasaux à ses deux passagers. On arrive.

En effet, il venait d'apercevoir l'échancrure de son petit port. En deux vigoureux coups de rames il lança le canot sur la vase et tandis qu'il attachait l'embarcation à un piquet, ses deux passagers silencieux sautaient à terre, laquelle se distinguait bien malgré l'obscurité, car elle grouillait de myriades de vers luisants qui faisaient onduler le sol de lueurs rouges et vertes.

Jusqu'au sommet du talus, que les trois voyageurs grimperent sous une pluie régulière et drue, l'argile détrempée était phosphorescente. Mais bientôt les ténèbres se refermèrent sur eux et sur le sulky qu'ils avaient laissé incliné sur ses bras.

L'expression "Il fait noir comme dans un four" est exacte. En de telles nuits, la brève lueur d'une allumette ne sert qu'à resserrer les ténèbres écrasantes jusqu'à nous faire perdre l'équilibre.

Ils trouvèrent pourtant le sulky, mais non le cheval. Laissant de garde devant une roue ses deux passagers immobiles sous leur capuchon crépitant de pluie,

Subercasaux partit jusqu'au bout du sentier envahi de ronces, où il retrouva son cheval qui s'était emmêlé dans les rênes.

Il n'avait pas tardé plus de vingt minutes à ramener l'animal. Non loin du sulky, il appela afin de s'orienter :

– Vous êtes là, les petits ?

– Oui, papilou.

Pour la première fois au cours de cette nuit il se rendit vraiment compte que les deux compagnons qu'il avait abandonnés à l'obscurité et à la pluie étaient ses deux enfants de cinq et six ans, dont les têtes n'atteignaient même pas le moyeu de la roue, et qui, le capuchon dégoulinant, attendaient tranquilles le retour de leur père.

Ils rentraient enfin à la maison, heureux et bavards. Passés les instants d'inquiétude et de danger, la voix de Subercasaux était très différente de celle avec laquelle il avait dû s'adresser à ses petits comme à des hommes. Sa voix avait baissé de deux tons, et personne n'aurait cru, en percevant la tendresse des échanges, que celui qui riait avec les enfants était le même homme au ton dur et sec qu'on entendait une demi-heure auparavant. Seuls Subercasaux et sa fille parlaient maintenant, car le petit garçon – le cadet – s'était endormi sur les genoux de son père.

Subercasaux se levait généralement au point du jour, et bien qu'il le fasse sans bruit, il savait bien que dans la pièce voisine son fils, aussi matinal que lui, avait les yeux ouverts depuis un bon moment, guettant son père pour se lever à son tour. Commençaient alors, d'une pièce à l'autre, la formule rituelle du début de matinée :

– Bonjour, papilou !

– Bonjour, mon petit fils chéri.

- Bonjour, petit papilou adoré.
- Bonjour, petit agneau sans tache.
- Bonjour, petit rat sans queue.
- Mon petit coati !
- Petit papa tatou !
- Petit museau de chat !
- Petite queue de vipère !

Et ce pittoresque rituel se poursuivait un moment encore. Puis, habillés, ils allaient prendre le café sous les palmiers, tandis que la petite femme continuait de dormir comme une pierre, jusqu'à ce qu'un rayon de soleil sur son visage la réveille.

Subercasaux, avec ses deux petits, fruits de ses sentiments et de son éducation, se considérait comme le père le plus heureux de la terre. Mais il lui en avait coûté des douleurs plus vives que celles que connaissent habituellement les hommes mariés.

Soudainement, tel un événement inconcevable par son effroyable injustice, Subercasaux avait perdu sa femme. Du jour au lendemain, il s'était retrouvé seul, avec deux enfants qui le connaissaient à peine, dans une maison construite et aménagée de ses mains, où chaque clou et chaque coup de pinceau était le souvenir aigu d'un bonheur partagé.

Dès le jour suivant, il sut en ouvrant par hasard la penderie, ce que c'était que de voir tout à coup la lingerie de sa femme morte et enterrée et, suspendue, la robe qu'elle n'avait pas eu le temps d'étrener.

Il éprouva ce besoin impérieux et terrible, si l'on veut continuer à vivre, de détruire jusqu'à la dernière trace du passé, et brûla, les yeux fixes et secs, ses lettres écrites à sa femme, qu'elle gardait depuis leur rencontre avec plus

d'amour que ses plus beaux vêtements. Et ce soir-là, brisé de chagrin, il sut enfin ce que c'était que de serrer dans ses bras un enfant qui se débat pour aller jouer avec le fils de la cuisinière.

Tout cela avait été dur, terriblement dur... Mais maintenant il riait avec ses deux bambins qui formaient avec lui une seule personne, à cause de la curieuse éducation que Subercasaux leur avait donnée.

Ceux-ci en effet ne redoutaient pas l'obscurité, ni la solitude, ni rien de ce qui terrorise les enfants élevés dans les jupes de leur mère. Plus d'une fois la nuit était tombée sans que Subercasaux fût revenu du fleuve et les enfants avaient allumé la lanterne pour attendre tranquillement son retour. Il leur arrivait de se réveiller seuls au milieu d'une furieuse tempête qui les empêchait de voir quoi que ce soit à travers les vitres, et de se rendormir aussitôt, sûrs et confiants dans le retour de leur père.

Ils ne craignaient rien, sauf ce que leur père leur disait qu'ils devaient craindre, et au premier rang venaient naturellement les vipères. Libres comme l'air, respirant la santé, curieux de tout avec leurs grands yeux de chiots joyeux, ils n'auraient su que faire privés un seul instant de la compagnie de leur père. Mais si celui-ci les prévenait qu'il allait s'absenter, les enfants étaient contents de jouer entre eux. De même que lors de leurs longues excursions en forêt ou sur la rivière, si Subercasaux devait s'éloigner quelques minutes ou quelques heures, les gamins improvisaient un jeu et attendaient indéfectiblement leur père au même endroit, payant ainsi, par leur aveugle et heureuse obéissance, la confiance qu'il avait placée en eux.

Il leur arrivait de partir seuls à cheval, et cela depuis que le petit garçon avait quatre ans. Ils connaissaient parfaitement – comme tout enfant libre –, la limite de leurs forces et n’allaient jamais au-delà. Ils atteignaient parfois la falaise de grès rose du Yabibirí.

– Vérifiez bien le terrain et ne vous asseyez qu’après, leur avait dit leur père.

La falaise se dresse à une vingtaine de mètres perpendiculaire à l’eau profonde et noire qui baigne les crevasses de sa base. En haut, minuscules, les enfants de Subercasaux s’approchaient, tâtant les pierres du bout des pieds. Puis, rassurés, ils s’asseyaient et laissaient jouer leurs sandales au-dessus de l’abîme.

Naturellement, tout cela Subercasaux l’avait conquis par étapes successives et au prix de bien des angoisses.

– Un de ces jours, je vais perdre un gamin, se disait-il. Et jusqu’à la fin de mes jours je me demanderai si j’ai eu raison de les avoir élevés ainsi.

Oui, il avait eu raison. Et parmi les maigres consolations d’un père qui reste seul avec des orphelins, la plus grande est de pouvoir élever ses enfants selon une seule ligne de conduite.

Subercasaux était donc heureux et les enfants se sentaient profondément liés à ce gaillard qui jouait des heures entières avec eux, leur apprenait à lire sur le sol, à l’aide de grandes lettres rouges peintes au minium, et raccommodait leurs culottes de ses énormes mains calleuses.

De la confection de sacs dans le Chaco, où il avait été planteur de coton, Subercasaux avait conservé l’habitude et le goût de la couture. Il recousait ses vêtements, ceux de ses enfants, la gaine du revolver ou les voiles du canot,

avec du fil de cordonnier et à point noué. De sorte que ses chemises pouvaient s'ouvrir n'importe où, sauf là où il avait placé son fil ciré.

En matière de jeux, les enfants s'accordaient à reconnaître leur père comme un maître, particulièrement dans sa façon de courir à quatre pattes, si extraordinaire qu'ils en hurlaient de rire.

Outre ses occupations habituelles, Subercasaux avait des velléités expérimentales qui changeaient d'orientation tous les trois mois, si bien que ses enfants, constamment à ses côtés, apprenaient quantité de choses que des gamins de leur âge ne connaissent pas habituellement. Ils l'avaient vu – et lui avaient parfois donné un coup de main – disséquer des animaux, fabriquer de la créosote, extraire du caoutchouc des arbres pour en enduire leurs imperméables ; ils l'avaient vu teindre ses chemises de toutes les couleurs, construire des palans de huit mille kilos pour étudier la résistance des ciments, fabriquer des superphosphates, du vin d'orange, des séchoirs de type Mayfarth, et tendre, de la forêt au bungalow, un câble à wagonnets suspendu à dix mètres du sol, dans lesquels les enfants descendaient en volant jusqu'à la maison.

À cette époque, Subercasaux avait repéré un gisement ou plus exactement un filon d'argile blanche que la dernière grande décrue du Yabebirí avait laissé à découvert. De l'étude de cette argile il était passé à toutes celles de la région et les faisait cuire dans ses fours à céramique, construits naturellement de ses propres mains. Et quand il lui fallait établir des mesures de cuisson ou de vitrification, au lieu d'échantillons informes il préférait faire des essais avec des poteries, des masques et des animaux

fantastiques, que ses enfants se chargeaient de modeler avec succès.

La nuit et pendant les sombres après-midi d'orage, l'atelier se mettait en mouvement. Subercasaux allumait le four de bonne heure et les expérimentateurs, transis de froid et se frottant les mains, s'asseyaient à sa chaleur pour modeler la glaise.

Mais le petit four de Subercasaux atteignait facilement mille degrés en deux heures et dès qu'on en ouvrait la porte pour l'alimenter, un véritable souffle de feu jaillissait du foyer chauffé à blanc et brûlait les cils des céramistes. Ce qui les obligeait à se replier au fond de l'atelier jusqu'à ce que le vent glacé, qui s'infiltrait en sifflant entre les bambous du mur, les ramène, avec table et matériel, le dos au four pour se réchauffer.

À part les jambes nues des gamins, exposées aux bouffées de feu, tout allait bien. Subercasaux avait un faible pour les poteries préhistoriques ; la fillette modelait de préférence des chapeaux fantaisistes et le garçon invariablement des vipères.

Il arrivait pourtant que le ronflement monotone du four ne fût pas assez stimulant ; ils avaient alors recours au gramophone et aux disques que Subercasaux possédait depuis son mariage et que les enfants avaient rayés avec toutes sortes de pointes, de clous, d'épines et de bambous qu'ils aiguisaient. Chacun se chargeait de l'appareil à tour de rôle, changeant de disque d'un geste automatique, sans même lever les yeux de la glaise, et reprenant aussitôt le travail. Quand l'un avait passé tous les disques, c'était au tour du suivant de refaire les mêmes gestes. Ils n'écoutaient plus la musique, qu'ils connaissaient par cœur, mais le bruit de fond les distrayait.